

Les rêveries du foreur solitaire *There Will Be Blood* de Paul Thomas Anderson

Jozef Siroka

Volume 26, numéro 2, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

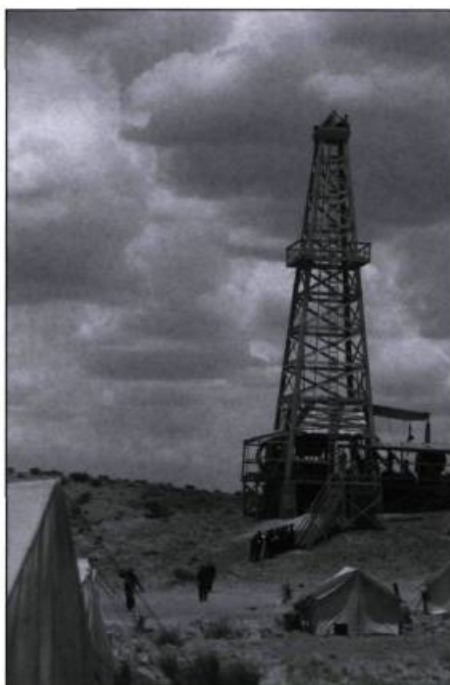
Siroka, J. (2008). Compte rendu de [Les rêveries du foreur solitaire / *There Will Be Blood* de Paul Thomas Anderson]. *Ciné-Bulles*, 26(2), 18–21.

Les rêveries du foreur solitaire

JOZEF SIROKA

Paul Thomas Anderson poursuit son exploration de l'excès à l'américaine avec l'histoire de Daniel Plainview (Daniel Day-Lewis), un prospecteur de pétrole qui sombre progressivement dans une folie meurtrière à mesure que son entreprise prospère. L'action se déroule dans les plaines nues et hostiles de la Californie du début du XX^e siècle, loin des milieux urbains et contemporains généralement associés à l'œuvre du jeune réalisateur. Ce changement radical de décor marque également une réévaluation de la démarche artistique d'Anderson, qui vise un cinéma plus épuré. Finis les frénétiques mouvements de caméra, les intrigues entrelacées et les envolées mélodramatiques. Anderson adopte soudainement un style méditatif et se concentre sur la figure solitaire de son héros, relayant les personnages secondaires aux extrémités du cadre. **There Will Be Blood** est essentiellement l'affaire de deux artistes au sommet de leur art, l'un devant et l'autre derrière la caméra, se relançant constamment la balle de leur génie.

Si, à première vue, le style du plus récent film d'Anderson peut déconcerter les cinéphiles, il en va de même pour les amateurs d'Upton Sinclair dont le roman *Oil!* a servi de source au scénario. Figure emblématique de l'activisme social, Sinclair doit sa renommée autant à ses qualités littéraires (prix Pulitzer en 1946) qu'à ses ambitions politiques (candidat démocrate pour le poste de gouverneur de la Californie en 1934). *Oil!*, cette histoire d'un riche prospecteur qui voit son fils succomber aux idéaux du communisme, a été écrit en réaction aux



Les débuts...

scandales de l'administration Harding (1921-1923) qui accommodait sans scrupule l'industrie pétrolière. Adapter Sinclair dans le climat politique actuel laisse présager une dénonciation en règle du présent locataire de la Maison-Blanche, issu lui-même d'une importante dynastie de pétroliers. Rien de tout cela dans le scénario d'Anderson si ce n'est un clin d'œil au père de l'actuel président américain; le fils de Plainview se prénomme H. W. Pour l'essentiel, toute connotation politique est évacuée de **There Will Be Blood** et, si critique du gouvernement il y a, elle transparaît de manière pour le moins oblique et personnelle.

Une adaptation « fidèle » de Sinclair nécessiterait l'apport de cinéastes transportés

par les idéaux de justice sociale comme Ken Loach ou John Sayles. Le fait demeure qu'Anderson n'a jamais démontré d'intérêt pour les causes historiques, se spécialisant dans ce qu'on pourrait appeler des « épopées intimistes ». Plus que l'Histoire, c'est l'histoire du cinéma qui le passionne. Comme Tarantino, il fait partie de cette génération gavée aux VHS; les films qu'il a vus sont indissociables de sa personnalité et servent de modèle à sa vision du monde. Anderson est fondamentalement un esthète cinéphilique. Ses deux plus importants succès, **Boogie Nights** et **Magnolia**, misant sur de larges distributions et sur un style d'interprétation basé sur l'improvisation, sont fortement redevables à Robert Altman. En ce qui concerne son plus récent projet, beaucoup plus froid et atmosphérique, nous y sommes soudain transportés dans le territoire de Stanley Kubrick.

Genèse du capitalisme

Si le capitalisme avait son livre sacré, la première partie de **There Will Be Blood** serait une illustration de sa genèse. Cette séquence, une des plus fascinantes qu'Anderson ait jamais filmée, se veut aussi une relecture du prologue de **2001 : A Space Odyssey** où les ancêtres de l'Homme entrent en contact avec la rationalité, pour le meilleur et pour le pire.

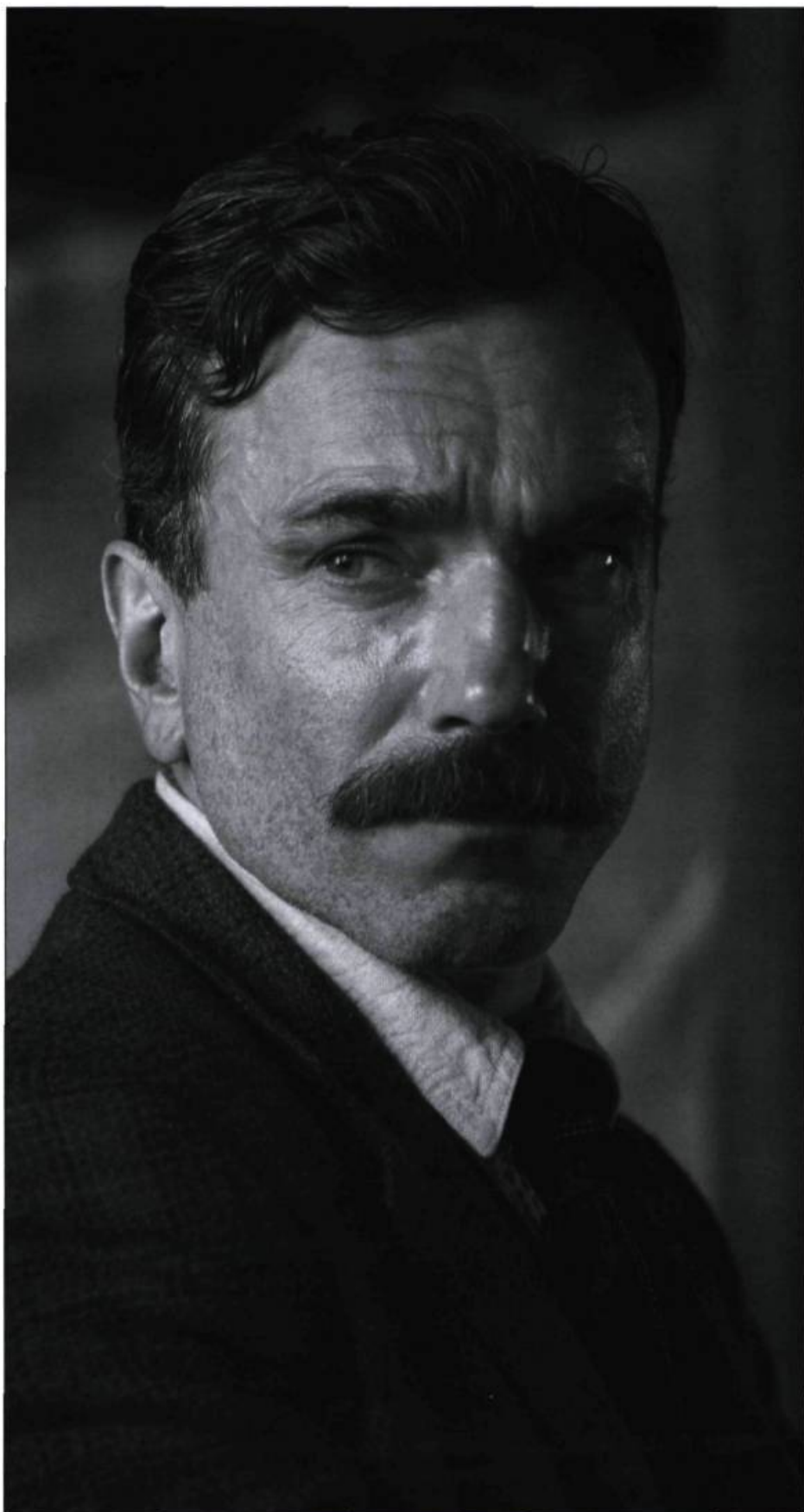
Dans le fond d'une grotte, on aperçoit Daniel Plainview, crasseux, la barbe bien garnie, en train de creuser le roc de manière frénétique : l'industriel comme primate. La seule source de lumière (et d'espoir) se

résume aux étincelles créées par la force d'impact de son pic. L'effort acharné porte éventuellement ses fruits; une nappe de pétrole s'étend à ses pieds, et Plainview rallie quelques fidèles à son opération. Son premier contact avec la substance visqueuse tant désirée est mise en scène de manière dramatique, rappelant l'apparition du monolithe dans **2001**. Une fois remontée à la surface, la colonne foreuse enduite de pétrole est filmée en extrême contre-plongée, avec un soleil éblouissant dans son sillage. Plainview s'en approche lentement, l'agrippe, pour enfin montrer d'un geste triomphal sa main noircie aux ouvriers hébétés qui l'entourent. Cette découverte exubérante, comme dans le film de Kubrick, est immédiatement suivie par un acte violent : un travailleur périt à la suite d'un accident dans le puits. Ayant lui-même frôlé la mort de près, Plainview revient à la surface, le visage taché d'huile et de sang. Ce visage, c'est aussi celui de l'Amérique, celui d'un empire fondé sur le pétrole et perpétué par la violence.

La force de cette séquence, véritable iconographie des débuts de l'ère industrielle, est décuplée par l'absence de paroles. Pendant 15 minutes environ, Anderson, toujours très consciencieux de son art, conjugue le récit initiatique de Plainview avec le commencement du cinéma. Il nous ramène à l'époque du muet et de ses pionniers tels Jean Renoir et F. W. Murnau, des maîtres de la construction visuelle et de la narration gestuelle. Anderson a l'intention d'aiguiser les sens de ses spectateurs, de les préparer à un film physique. Contrairement à son œuvre précédente, l'accent n'est pas tant placé sur les relations interpersonnelles que sur le rapport des personnages avec leur environnement.

La terre comme figure ésotérique

S'adressant à une foule de villageois dont il veut acquérir les propriétés, Plainview conclut son allocution par une tournure significative : « Si je vous dis que je suis



Daniel Day-Lewis incarne le prospecteur Daniel Plainview dans *There Will Be Blood*

un pétrolier, vous en conviendrez. » Au-delà de son apparence typique d'homme d'affaires, il est d'abord un homme de pétrole; on pourrait même avancer qu'il est le pétrole. Son visage huileux, sa voix sirupeuse, ses ongles noircis, l'éternelle tache sur son chapeau en font une extension de l'élément qu'il exploite. La relation métaphysique entre Plainview et cette terre nourricière à qui il doit son existence se manifeste de diverses façons.

Il y a d'abord la question de la présence divine, aspect accentué par la musique de Jonny Greenwood. Au début du film, le travail de prospection de Plainview est accompagné par une mélodie atonale composée de cordes stridentes. Ce morceau musical est une référence directe au *Thrène à la mémoire des victimes d'Hiroshima* de Krzysztof Penderecki. Le compositeur avant-gardiste, connu pour sa contribution à la bande sonore de *The Shining* de Kubrick, s'inspire de la religion chrétienne; son *Thrène* étant une lamentation funèbre particulièrement expressive. La musique a donc pour effet non pas de commenter l'action du héros, qui se dirige vers la gloire, mais de suggérer la violation d'un espace sacré. Plainview sera éventuellement puni pour ses actes profanes lorsque, tentant de remonter à la surface du puits, il est propulsé à terre et perd conscience en se fracturant la jambe. À son réveil, il pousse un cri primal avant de trouver une pépite d'or noir : la gloire dans la douleur. Rendu partiellement infirme, il ressentira le poids de son succès sa vie durant, un pas à la fois. Cette philosophie typiquement judéo-chrétienne est une constante dans les films d'Anderson, parsemés d'allusions bibliques. On pense notamment à la relecture de la parabole du fils prodigue dans *Boogie Nights* ou aux consonances apocalyptiques lors de la pluie de grenouilles dans *Magnolia*.

Il y a également la question anthropomorphe qui confère au film son aspect sinistre. Parfois, on nage dans les eaux du cinéma d'horreur comme lorsque Plain-

view, dans un accès de démence, s'exclame : « Je bois le sang de la terre. » À l'évidence, le sang mentionné dans le titre ne concerne pas exclusivement les humains. On s'en rend compte assez rapidement à la vue de cette masse de pétrole qui, dans sa forme boueuse, remonte lentement à la surface sous les coups de pioche des ouvriers. Si la terre saigne au profit de l'homme, l'inverse est tout aussi vrai. Quand Plainview tue un collègue, il dispose de son corps dans une sorte de bassine de pétrole excavée à même le sol. Ce geste peut être interprété comme une rétribution à cette terre (mère) qui a été directement responsable de sa paternité. En effet, son fils adoptif lui a été « offert » après que le père biologique de l'enfant ait été tué dans un puits.

Le climat d'étrangeté qui règne dans *There Will Be Blood* doit son efficacité au directeur artistique Jack Fisk. Ayant participé à tous les films de Terrence Malick, fréquent collaborateur de David Lynch, Fisk se spécialise dans la création d'environnements physiques aux confins du réalisme et de l'onirisme. Tout au long du film, Anderson joue avec nos perceptions cognitives. La logique du rêve, ou plutôt du cauchemar, dicte plusieurs scènes dont le développement semble complètement arbitraire. On retiendra en particulier la séquence finale, d'un burlesque effarant, qui en a laissé plus d'un perplexe.

Questions d'identité

Après *Gangs of New York*, Daniel Day-Lewis revient à un rôle plus grand que nature. Daniel Plainview, comme Bill the Butcher, représente un certain archétype du colonisateur patriotique et brutal. Malheureusement, comme dans le film de Scorsese, la vraisemblance psychologique est noyée par l'illustration mythologique. Assurément, l'interprétation magistrale de l'acteur incite à se prosterner devant une telle démonstration de talent, mais émeut-elle pour autant ?

La décision d'Anderson de miser sa trame narrative sur les épaules d'un seul protagoniste, asocial et misanthrope, constitue une volte-face par rapport à la philosophie qu'il a développée dans ses films antérieurs. De *Hard Eight* à *Punch-Drunk Love*, on croise des personnages en crise d'identité qui, dans la plupart des cas, maudissent leur passé et ne réussissent à survivre qu'en se réinventant. L'approbation des autres est leur principale source d'énergie. Dans *Boogie Nights*, Eddie Adams renie ses origines minables en se renommant Dirk Diggler. Devenu star du porno, adulé par ses nouveaux collègues, il peinera malgré tout à se départir de cette image de bon à rien que sa mère lui a inculquée. Ce genre de conflit n'existe pas dans *There Will Be Blood*. Étrangement, la source du scénario contient certains éléments propres aux obsessions d'Anderson. Dans *Oil!*, A. J. Ross, le modèle pour Plainview, garde un sentiment de honte refoulé en raison de ses antécédents comme conducteur de mule. Malgré ses millions et ses succès dans le milieu des affaires, ce complexe de jeunesse restera un obstacle permanent dans sa quête de plénitude.

Plainview, quant à lui, semble dépourvu de doutes sur sa personne. Il n'a aucun regret et, pour ainsi dire, aucun passé. Lorsqu'un homme qui prétend être son frère cogne à sa porte, il se méfie et réclame des papiers d'identité. Henry, personnage inexistant dans le livre de Sinclair, semble avoir été créé dans l'unique but de pallier les lacunes psychologiques de Plainview. De fait, il se transforme rapidement en confident. Plainview alignera une suite de déclarations plus ou moins révélatrices : « Ma haine s'est bâtie au cours des années », « Je suis en compétition avec moi-même », « Je veux m'isoler de tout le monde. » Cette dernière volonté se matérialisera par la typique séquence du mégalomane en proie à la folie, reclus dans un manoir sinistre. Rien de trop original.

On a beaucoup écrit sur le fait que *There Will Be Blood* traite principalement du



Daniel Day-Lewis et Paul Thomas Anderson pendant le tournage de *There Will Be Blood*

choc entre les deux principales religions américaines : le capitalisme et l'évangélisme. En effet, l'antagoniste de Plainview est un jeune pasteur du nom d'Eli Sunday. Les deux hommes partagent la même terre et luttent pour rallier le plus de membres à leur cause : l'un cherchant des fidèles et l'autre, de la main-d'œuvre. Ils se livrent aussi à un jeu d'humiliation très étrange, usant des symboles de leur institution comme armes. Après qu'Eli se fait enfoncer la tête dans une flaque de pétrole, il se venge en baptisant de manière musclée un Plainview particulièrement réticent. Le duel entre les deux hommes s'avère cependant inégal. Eli, malgré quelques apparitions remarquées, demeure un personnage marginal. Lors de leur confrontation ultime, Plainview le force à blasphémer sa religion, supplice auquel le pasteur se soumet dans l'espoir d'obtenir une compensation financière. Cette image d'un homme de Dieu, corrompu au point de rejeter momentanément sa foi pour de l'argent, manque sa cible puisque le degré de croyance du pasteur reste indéterminé. Dans *Oil!*, Eli est clairement un charlatan, usant de son église comme d'une entreprise. Anderson, pour une raison mystérieuse, refuse de se prononcer sur le sujet.

La caractérisation psychologique peu affirmée des personnages est le résultat d'une tentative qui ne s'est pas révélée tout à fait concluante. Dans son constat plus que cynique du capitalisme moderne, Anderson s'est lancé dans l'illustration d'un univers aussi déshumanisé que le système qu'il critique. Son anti-humanisme ne se révèle toutefois pas aussi cohérent que celui d'un Stanley Kubrick. Sans doute trop attaché émotionnellement à son héros, le réalisateur ne s'en distancie jamais assez pour en faire cette métaphore absolue du capitaliste prédateur et insatiable. Le concept de Plainview oscille constamment entre la machine kubrickienne et l'homme instinctif, sans jamais trouver de juste milieu.

Mis à part ces quelques handicaps, *There Will Be Blood* constitue une expérience — plus sensorielle qu'intellectuelle — du plus haut niveau. Plus que jamais, Anderson fait la promotion de cette idée du cinéma comme spectacle, incitant à la participation active des spectateurs. Conjointement à son amour pour l'histoire du septième art, le réalisateur veut transmettre au public sa passion pour la création cinématographique. Vers le début du film, il y

a un beau moment où la caméra filme les rails sur lesquels elle est installée avant de se tourner vers une voiture et d'entamer son travelling. Cette démonstration technique, comme l'exploration minutieuse d'une caméra dans *Boogie Nights* ou le changement manuel d'une lentille d'objectif dans *Magnolia*, fait penser à un enfant fier d'exhiber ses jouets. Rares sont ceux qui ne partagent pas son enthousiasme. Voici un réalisateur doué, généreux de son art, prêt à toutes sortes d'expérimentations et qui, à 37 ans, a pratiquement un demi-siècle d'activité devant lui. Espérons qu'il blaguait lorsqu'il a affirmé qu'il n'allait jamais réaliser un meilleur film que *Magnolia*. ■

There Will Be Blood

35 mm / coul. / 158 min / 2007 / fict. / États-Unis

Réal. : Paul Thomas Anderson
 Scén. : Paul Thomas Anderson, d'après le roman *Oil!* d'Upton Sinclair
 Image : Robert Elswitt
 Mus. : Jonny Greenwood
 Mont. : Dylan Tichenor
 Prod. : Joane Sellar, Daniel Lupi et Paul Thomas Anderson
 Dist. : Paramount
 Int. : Daniel Day-Lewis, Paul Dano, Ciaran Hinds, Kevin J. O'Connor, Dillon Freasier